

Lûdi (Georges). *Die Metapher als Funktion der Aktualisierung*

Fernand Hallyn

Citer ce document / Cite this document :

Hallyn Fernand. Lûdi (Georges). *Die Metapher als Funktion der Aktualisierung*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 56, fasc. 1, 1978. Antiquité — Oudheid. pp. 196-197;

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1978_num_56_1_5510_t1_0196_0000_2

Fichier pdf généré le 14/04/2018

Nous ne pouvons que fortement louer l'originalité et l'audace de cet ouvrage, qui, au premier abord, peut paraître dur comme roc. — et d'où jaillit la source. — A. PHILIPPOT-RENIERS.

LÜDI (Georges). *Die Metapher als Funktion der Aktualisierung*. Bern, Francke Verlag, 1973 ; un vol., 360 p. (ROMANICA HELVETICA, t. 85). — Des deux caractéristiques habituellement assignées à la métaphore : l'analogie qui est à sa base ou qu'elle suggère, et la contradiction logique (appelée ici «Inkongruenz») qui marque sa manifestation dans le discours, l'auteur a choisi la seconde comme fondement de son travail, doutant même que les recherches d'analogies soient toujours pertinentes et qu'elles ressortissent véritablement à la linguistique. De cette option découle toute l'originalité de l'ouvrage : voici, sans doute, la première analyse systématique des différents types de contradictions, des «Inkongruenzklassen», que comportent les énoncés métaphoriques.

L'auteur travaille sur un corpus littéraire, constitué surtout d'écrivains français du XIX^e et du XX^e siècles. Le modèle sémantique général est basé sur les travaux de G. Hilty, mais il est tenu compte aussi de Pottier, de Greimas, etc. Parmi les innombrables approches théoriques du problème particulier de la métaphore, ce sont les vues de H. Weinrich qui ont laissé l'empreinte la plus profonde.

Le livre contient quatre parties : une introduction théorique, deux longues sections consacrées au relevé systématique des types de contradictions, et une partie finale, plus hétérogène que ne le laissent entendre les sous-titres, où le statut de l'analogie est abordé une seconde fois et où les «dimensions» paradigmatiques et syntagmatiques de la métaphore sont rapidement examinées.

Le relevé systématique des types de contradictions propres à la métaphore constitue, répétons-le, le grand intérêt du travail. Pourtant, — et que cela soit dit sans diminuer en rien ses mérites, — il nous semble que si l'auteur rejette les problèmes de l'analogie hors du champ de la linguistique, ce n'est qu'après en avoir involontairement simplifié (et déformé) les données. Nous croyons qu'une approche linguistique de l'analogie métaphorique a sa place à côté d'une analyse des contradictions.

Sur ce point d'ailleurs, un sondage diachronique, surtout des traités de rhétorique, aurait pu fournir des indications utiles. Dès l'Antiquité, l'analogie apparaît sous deux formes : pour Platon (cf. *Timée*, 31b-32c), l'analogie fondamentale est celle à trois termes ; chez Aristote par contre (cf. *Poétique*, 1457b), l'analogie à quatre termes est la seule qui intervienne à propos de la métaphore. Au XVI^e siècle, Castelvetro, dans sa *Poétique*, considère qu'une analogie à trois termes sous-tend toujours la métaphore et qu'elle est parfois, mais pas toujours, doublée d'une analogie à quatre termes. Au XVII^e siècle, de nombreux théoriciens (l'Allemand Masenius, l'Italien Tesauro, le Hollandais Vossius, etc.) distinguent deux classes de métaphores : celles basées sur une analogie à trois termes (*similitudo*) et celles basées sur une analogie à quatre termes (*proportio*) : leurs exemples montrent que la *similitudo* correspond à une similarité inhérente (possession d'un sème commun) et la *proportio* à une similarité relationnelle (relation identique à un autre sème).

Cette conception ne pourrait-elle pas rendre des services ? En tout cas, si G. Lüdi croit à

l'insuffisance du concept d'analogie pour l'étude linguistique de la métaphore, c'est précisément parce qu'il ne considère que l'analogie à trois termes, la *similitudo*. Or, la *proportio* permet de rendre compte de quelques cas où il estime qu'une approche analogique échoue (pp. 301 ss.) :

$$\frac{\text{lumière}}{\text{matière}} \text{ — } \frac{\text{esprit}}{\text{idées}} \qquad \frac{\text{rouge}}{\text{œil}} \text{ — } \frac{\text{i}}{\text{oreille}}$$

Si nous avons insisté, pour autant que les limites du compte rendu le permettent, sur ces deux espèces d'analogie, c'est parce que la méconnaissance de leur distinction est un phénomène assez répandu chez les théoriciens actuels de la métaphore. Ch. Perelman et L. Olbrechts-Titeca (*La nouvelle rhétorique. Traité de l'argumentation*) et A. Henry à leur suite (*Métonymie et métaphore*) se basent entièrement sur l'analogie à quatre termes, considérant que celle à trois termes en est une sous-classe. Le Groupe μ (*Rhétorique générale*), de son côté, ne retient que l'analogie à trois termes, faisant dépendre toute son analyse du «sème commun». Il faut donc espérer qu'après la remarquable systématisation des contradictions logiques offerte par G. Lüdi, un autre ouvrage vienne exposer la question de l'analogie métaphorique dans toute sa complexité linguistique. — Fernand HALLYN.

MESCHONNIC (Henri). *Pour la Poétique II et III*. Paris, Gallimard, 1973 : deux vol. in-8°, 457 et 352 p. (COLLECTION «LE CHEMIN»). — Ces deux volumes ne doivent pas être lus indépendamment du premier, paru en 1970. C'est une même entreprise qui s'y trouve poursuivie et approfondie. La poétique a ici pour objet l'écriture, c'est-à-dire la forme-sens comme produit de l'homogénéité du dire et du vivre, par opposition à la littérature qui est écriture récupérée par la culture. Cette distinction informe toute la pensée de Meschonnic et, sous ce rapport, les textes les plus remarquables sont peut-être ceux qu'il consacre à la traduction. Il y montre l'importance fondamentale de la traduction occultée par l'idéologie et l'enseignement de la littérature. La conception de l'intraduisible est datée et relève d'une philosophie idéaliste et dualiste du langage qui sépare fond et forme, création et traduction, auteur et lecteur. Pour que la traduction soit écriture et création, il faut ressaisir le «signifiant fondamental» du texte de départ, qui peut être son rythme. «Un rythme ne se surimpose pas au sens, il n'orne pas, ne découpe pas : il fait dans un texte l'homogénéité même du langage et de la pensée» (p. 423). C'est sur ce point que la réflexion de H. Meschonnic est la plus neuve. Ses analyses peuvent provoquer des résistances : elles ne laisseront pas le lecteur indifférent. — Christian ANGELET.

Circé. Méthodologie de l'imaginaire. Textes de L. CELLIER, A. CLANCIER, P. DESCHAMPS, G. DURAND, Y. DURAND, R. FRÉTIGNY, M. C. GUHL et A. VIREL, réunis et présentés par Jean BURGOS. Paris, Minard, 1970 : un vol. in-8°, 298 p. (CAHIERS DU CENTRE DE RECHERCHE SUR L'IMAGINAIRE, n° 1). — Des universitaires et des praticiens — psychologues, mythologues, historiens des religions et des littératures — se sont proposé de mettre en commun leurs méthodes d'approche de l'imaginaire et de confronter les résultats auxquels ils parviennent. De ces *Cahiers*, qui sont leur moyen d'expression, le premier contient principalement : 1) *L'exploration de l'imaginaire*, par G. Durand : brève histoire de l'«imagi-